

1^{re} édition

B-10

La barre du jour

ue littéraire

lume I — Numéro I

30 AOU 1965

l'eau et la pierre
Guy Robert

poèmes
Marcel Saint-Pierre

coordonnées
Michel Beaulieu

poèmes
Roland Giguère

poèmes
Nicole Brossard

après la nuit
André Major

ode à Orphée et Eurydice
Roger Soublière

épitaphe
Réjean Jacques Duchesne

poèmes
Jan Stafford

arbres violents
Alain Horic

poèmes
Claude Savoie

Les Inédits
Charles Gill

.....

la barre du jour

revue littéraire bimestrielle
volume 1 — numéro 1

Comité de direction : Nicole Brossard
Marcel Saint-Pierre
Roger Soublière
Jan Stafford

Secrétaires : Louise Hurtubise
Christiane Cyr

Distribution : Claude Richard



Toute reproduction interdite.



Les textes soumis à la revue seront remis sur demande s'ils sont accompagnés d'une enveloppe affranchie.



Toute correspondance doit être adressée au secrétariat de :
La Barre du Jour
Case Postale 6128
Montréal 3, Qué.

BULLETIN D'ABONNEMENT LA BARRE DU JOUR

Nom

Adresse

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir du
numéro

Vous trouverez ci-inclus un paiement par

☐ Chèque ☐ mandat ☐ comptant au montant de
6 numéros — \$2.50

LA BARRE DU JOUR

Case postale 6128

Montréal 3, Qué.

Les

la barre du jour

SOMMAIRE

présentation	2
--------------------	---



l'eau et la pierre	3
Guy Robert	

poèmes	7
Marcel Saint-Pierre	

coordonnées	11
Michel Beaulieu	

poèmes	15
Roland Giguère	

poèmes	17
Nicole Brossard	

après la nuit	21
André Major	

ode à Orphée et Eurydice	23
Roger Soublière	

épitaphe	26
Réjean Jacques Duchesne	

poèmes	28
Jan Stafford	

arbres violents	31
Alain Horic	

poèmes	33
Claude Savoie	



<i>Les Inédits</i>	35
Charles Gill	

Présentation

À l'heure actuelle le Québec se recrée dans une production littéraire tendue et inquiète. À l'attitude révolutionnaire des jeunes poètes et romanciers nous ne pouvons que constater une solidarité et un dynamisme nouveau.

Nous ne saurions rester indifférents à ce mouvement. Nous tentons aujourd'hui de participer à ce dynamisme en présentant au public une revue littéraire à prix populaire. Celle-ci s'efforcera de mieux faire connaître nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui. En plus des textes des collaborateurs, nous vous offrons la chronique « Les Inédits » qui saura sûrement vous intéresser. Notons que des études littéraires seront publiées dans les prochains numéros.

La Barre du Jour ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique. Car s'il n'y a pas de poésie engagée, il y a une poésie essentielle qui veut tirer l'image de l'homme vers la lumière et assurer à tous une place dans cette conscience culturelle qui s'éveille rapidement aux nécessités et par là se définit comme nécessité. D'ailleurs si nous pouvons maintenant nous prêter avec tant d'ardeur à la création de cette nouvelle revue, c'est en un sens dû à l'inévitable situation de lucidité dans laquelle nous plonge notre milieu. Nous voulons répondre à ce climat de lucidité et il nous semble que cette revue est le meilleur moyen d'atteindre notre but.

Les pages de notre revue sont ouvertes à toute collaboration littéraire. Le risque fragile de paraître hétéroclite sera compensé par la richesse qu'apporteront ces multiples collaborations. La Barre du Jour s'efforcera d'être un port d'attache pour l'écrivain et le lecteur.

GUY ROBERT

L'EAU ET LA PIERRE *

1.

le cercle enfin éclate et fermentent ses angles
les écluses surgissent dans l'ombre du fleuve
et se creusent en nos lits orageux
les sillons patients des mains d'encre
sur les pierres couchées se dressent les visions
le monde est une roue que l'on tourne de son poids
et ton visage est une fleur dans le jardin de ma mémoire

bien au-delà de la surface et du miroir
la chair de nos fruits et la profondeur de ton profil
les obscures racines des frondaisons dans le vent
c'est au nord que regarde l'œil de l'atelier
nord des pays de demain et des hommes perplexes
continent à la dérive au flanc de l'histoire
et poignet blême de ton absence sur ma solitude

ces images dont nous vivons nous tuent assidûment
notre navire partira à la nuit pour le long voyage
mer des cimetières et balises des tombeaux
gisants austères lassés de cette éternité froide
les marées bousculent les clivages fidèles
icones enfumées par des siècles de lampions
veilleuses rituelles de nos paysages obscurs

* Ce poème a été publié
à 60 exemplaires, accompagné
de sept lithographies de
Roland Pichet, en décembre 1964.

2.

la neige endort la ville aux lumières bleues
rues désertées où nos pas ont égaré leur écho
les feutres doux de tes affections derrière la fenêtre
et les saxophones tristes d'un jazz mouillé
apaisent les tumultes nerveux de nos révoltes
on a plongé en nos corps l'ancre du désir
que rouillent les courants quotidiens des générations

fleuve ô fleuve sans digues ni écluses enfin
et débâcle tant attendue des printemps
entre les lourds soleils des plages sur nos corps nus
et les sourds rivages des glaces sur nos âmes raides
ce pays de givre et de quais impatients
où le silence donne raison aux monuments évacués
nous en cultivons la chaleureuse mouvance

nous lèverons l'amarre de notre île
et nous partirons pour l'ailleurs immédiat
pierre vive des climats d'avant l'aurore tiède
et nous graverons l'histoire de nos amours
qui se trouve aussi être celle des vôtres
la ville y dessine son âme et son horizon
bientôt la neige fermente sur le sang de nos tempes

3.

la citerne de nos désirs s'épuise patiemment
à l'ombre ogivale de ton sein fatigué
fontaines vaporeuses et regards éblouis
hymnes nocturnes des lunes gravides
dans les poudreries turbulentes des fiancées
nous creuserons les puits de nos amours
et nous nommerons forêt la jungle urbaine

c'est ailleurs que je te cherche
l'ici étant beaucoup trop prochain
noces renouvelées et nuits sommeilleuses
les burins de nos souvenirs impatients
gravent sur les mémoires de nos songes
les profils vertigineux d'obscuras liturgies
vaisseau en perdition sur l'océan de ton âme

à ta joue j'ai offert la marque de mes dents
et nos caresses ont tressé les épis soudains
laisse ta main reposer dans la mienne
et nous irons au delà des frontières
que nous renverserons brusquement
habiter les pays de nos ancêtres assombris
et semer dans la glaise des enfants de la neige

deilleuses passions de fragiles artères
e taillant des brèches dans les barricades de l'été
rintemps ô saison de belle ressurgence
leurs des songes aux faites de la nuit
es cimaises s'éteignent sous les lunes obliques
nos bêtes labourent les parcs fantastiques
nclos explosifs des arsenaux menaçants

est intérieur que sera enfin notre pays
aux épis lourds de pain et blonds de sable
dans les champs imaginaires des blés anciens
es roches se font belle terre sous la main
et les arbres nous versent le vin de la bien venue
noissons ombreuses des sources sans adieu
et margelles de ton corps sans retenue

viens et je te montrerai l'horizon
l'horizon ému étendu à tes pieds
et la mer nouvelle de ton jeune destin
nous aurons des yeux à toutes les haltes
et nos souffles forgeront les anneaux givrés
dans les abatis calcinés des rires étrangers
viens et nous referons le labour d'une contrée vierge

5.

les vieilles lunes s'endorment à l'ombre de l'écho
ton premier bonheur fleurit dans mes bras
et mon premier chant glisse dans tes paumes
notre premier amour s'élève dans les matins
soleil enfin qui dissipe les ténèbres
nous en oublions les parodies de mauvaise souvenance
de ces années passées à jouer les masques creux

les vents chauds de tes caresses
et la présence de ton visage
dont j'ai fait lente et longue provision
ruisseaux éphémères de nos seconds printemps
et pommiers épanouis sous les dards des insectes
que nous reste-t-il de nos amours
qui durera au-delà de nos gisantes mémoires

quand tu seras morte je serai mort aussi
et nous n'aurons plus à changer de corps
les grimoires refermeront leurs magies en notre âme
aux regards légers des distractions
mais un couple certain soir de lune
rêvera en nous lisant d'un amour semblable
et nous revivrons en eux jusqu'à l'aube

6.

la pierre et l'eau surgissent du chaos originel
dans les marées patientes des siècles
les lunes fermentent aux seuils des aubes
que nous voyons attentivement se préparer
aux rendez-vous manqués des équinoxes
nos sommeils sont vastes et liturgiques
devant la pierre du gisant devant l'eau de l'orante

la nuit belle compagne des rêves anciens
nuit la nuit respire en ses songes mon âme
de sables ou de neiges tes noms se nourrissent
nuits d'eau aux fanaux bleus des étoiles
chemins de nos songes et jardins de nos soifs
belle plage de l'initiale levée des temps
eau grande respiration de notre lointain dépaysement

le jour grand tumulte des midis fervents
jour le jour forge en ses forges ma parole
de fleuves ou de fleurs tes mains se remplissent
jours de pierre aux conifères toujours ombreux
charpentes de nos os et récifs de nos oublis
rude plainte à l'heure de l'étendue dilapidée
pierre grande stèle dressée devant nos morts

7.

rythmes profonds des nuits dans l'eau
les battures glacées des années neigeuses
et les marées viennent troubler notre paix
belle chaleur des nids orphelins et amers
les vents du sud réchauffent nos gestes
et nous dresserons un grand feu de racines
à la naissance hésitante des rivages lointains

muscles froids et nerveux des carènes du désir
où nicher l'aube des très anciens jardins
et refuser de partir sous les soleils abrupts
nous lèverons nos bras au-dessus des rocheuses
et nous tendrons la corde au suicidé hésitant
il sourdra au nord de flamboyants guerriers
arrosant la toundra blanche de notre sang

l'urgence de vivre me saute à la gorge
car je mourrai demain ou ailleurs
et personne ne pourra retenir mon souffle
il n'y aura plus de pays ni d'amour
il n'y aura plus ta main dans la mienne
ni plus jamais ma paume sur les objets
mais ta voix reverdira à jamais dans mon âme enclose

GUY ROBERT

ÉCRIVAIN-CRITIQUE

Dir. du Musée d'Art contemporain.

MARCEL SAINT-PIERRE

LA SERINGUE PRÈS DE L'ALGUE

les ponts qu'on vit à mes tempes
tracés du cœur au sein
ce trait de vie s'appelait

LE MONDE

 en sphère au cœur du fil
un serpent sur la rampe
glissa dans les voies de l'eau
où il se faisait patience à convertir l'homme en hêtre
et progresse (en avant-veille) la seringue dans la dalle
qui devait m'arracher à la vague
 et vin le vent
 et pain la mer
 et le ciel se cache
 et s'éponge à l'abri de l'air
où je m'émeus toujours qu'à force vague
on apprend à se couler en son fond
comme en se glissant sous sa tempête
jusqu'en son amour rageur
déjà le serpent se compose en pieuvre
et la pieuvre en arbre a déjà les bras en l'air
 la seringue glisse et se perd
 insomnie du cri
 l'arbre fait trop de bruit
la seringue essaie pas à pas de mieux rire
creuse l'eau et creuse l'algue
puis transperce en coup-stylet l'arbre qui n'est plus
qu'un mince filet de sang en échappe
 sur la synthèse du fil
et je marche à fond de rage
car l'œil se ferme déjà au sous-sol
où la fine pointe de l'aiguille grandit et grossit son ventre
mais assèche l'écorce qui peu à peu s'accrole en refaire à sa tige
algue

TENAILLE

 un arbre dans la mer
 à dormir toujours
 s'écaille lentement et tangué
sur le chemin de la plaie
où les clefs fondent et les cadenas rouillent

*j'injecte à veine d'algue le sucre d'eau
le plancton humain
et je pousse sur qui languit d'impulsion
et je repousse la seringue à la tempe
où déjà s'arrête le cours du cœur
sur le fond*

LA MER

*coule seringue
à couche seringue
dans les rainures de l'algue
et brouille qui brouille
homme né de femme
le chemin de la seringue sur l'algue
et que s'assèche sur la peau de mon œil l'algue salée
courant vague (boursofflé)
d'avoir crié un instant près du crâne
je crache les verrous*

*breuvage injectif
du pouce à la seringue
s'allume le feu comme au cierge
à veilleuse de cire
l'algue dore sa courbe et flotte à nouveau en regard
à qui s'agrenouille derrière les pieuvres vertes
travaillant nues*

*mais j'ai mal à l'aise
et je mens avec plomb
et je lisse le creux de son œil
pour qu'il coule lui aussi
jusqu'au fond
eaux je vous connais à fond
algue système des fils
algue seuil fixe aux bras mous
que pénètre la seringue dans l'algue
et jaunisse que jaunisse la tuyauterie de ses fibres
et l'endroit de la plaie que la cire venait guérir
car j'aime qui puise
de ses bras
le sang à la plaie
pour qu'elle sèche*

*comme un os
que le bas-ventre d'une araignée prise*

FORCE SORCELLERIE

à France

*Au jour des masques, en un temps éclaté,
fortes sorcelleries se reposèrent hors-
commerce. Mais prisent sur leur périmètre,
en chacun de leurs axes, elles périrent
bellement.*

*L'heure-toupie disparut à l'étroit, entre
la chair et le son jaune du fauve.*

*Ô femme ! allongeuse.
Endroit où le pisteur noir parle aux sor-
ciers. Endroit où maintenant ils rêvent.
Endroit où le feu plane l'air et l'homme.*

*Femme ! rallonge à ma maison.
Déjà l'espace sphérique, à peau de brique,
est une fenêtre. Vitrine en biais, offrant
en montre le prolongement du dehors en
son sein.*

*— Sorciers ! Maintenez la fille et lutez
à métal d'arme.*

*Femme ! lieuse considérable.
À vie et mort, se meuvent à vos pieds, les
feux de l'été. Mais à faute de feux, ce
soir-sorcier devient flamme à la chair.*

*Femme ! amoureuse-lieuse.
O-O-O-O-O-O-O-O, espace vipare, formatrice
des nerf-regards, inlire et délire,
couseuse sur place, étend mon idée sur
nos deux corps. Nous qui périmes par les os.*

*— Sorciers noirs de feux ! Je compte sur
ma faim et sur sa chair.*

*Ô femme ! amoureuse-sol.
Où chaque soir a sa maison, où le soleil
crève et où le vent, se coule, chaud.*

*Ô femme ! amour-sol.
Vous retenez le lieu de ma naissance à
vos moissons ; mais votre tracé en terre-
mère, dans mon champ, m'appartiens comme
le souvenir de ce soir.*

SA JOUE REPOSE

En ce temps-là, il était bon de se pencher sur le ventre, jusqu'à sa racine (avec encore des muscles sur le ventre); premier songe de l'être. Verbe premier.

Ici, la solitude dévore.

Ici, la maison se vide et résonne, comme se rétrécissant autour du crâne, sous une pâtureuse lumière qui perçoit l'enclume.

D'un moins à moins l'autre, le désir de feu grince et écrase jusqu'à ses pôles, le charme en mèche au bout du lit, près de la lampe où s'acharne déjà une tempête.

— Va ! mélodieuse ; là où le ventre est la joue du monde. Va ! mer herbeuse, temps fécal. Et regarde à la lointaine lisière, près de la grande tache, ta fille : une bête.

Du creux de son ventre, où se couche une bête de sang, on entend une cloche glande qui bouge comme l'océan.

— Homme ! Va au lieu de ton vin, comme sable sur la langue, et lisse ce lieu sous ton poing. Tourne le sol, polit, et cramoisit ta longue figure.

Rude est le lieu où se dérobent les couteaux, qui vont de la fonte jusqu'au nerf solide, et creusent dans les genoux des caveaux rares, sans rideaux. Leurs signes sont absents et les nuits rares.

Or, il y avait un aveugle, près de l'arme, lorsque enfin une nuit tomba devant lui. Il y avait longtemps qu'on avait vu une vraie nuit en cet endroit.

L'œil craqua indistinctement.

Le sang gicla dans le soir nègre. Puis le jour, comme le deuil, se répéta en réclamant, jour à jour, des rideaux.

MARCEL SAINT-PIERRE

COORDONNÉES

Trois faunes au fond des bois couraient vers l'abri du silence rejetant l'un sur l'autre le froissement des herbes sèches. Un seul suffit, le second le suivit, le troisième perdit pas bientôt déchiré par la meute hurlante des loups. L'un meurt, l'autre survit à peine le temps d'esquisser le geste suivant.



Poésie, fil tendu d'ombre en ombre à travers le soleil sur les vapeurs du bitume.



Ou : le bitume lui-même surchauffé dont s'échappent les exhalaisons essentielles seul vrai témoignage de sa mouvance et de son esprit malléable.



Ou : le café longtemps surchauffé dont s'échappe l'eau en fines gouttelettes vaporeuses : au fond habite encore la lie, l'essence pure, amère, enivrante.



Enlever soi-même les oripeaux ou faire en sorte qu'on les enlève pour soi, que l'essence même du poème devienne différente, mouvante, selon la correspondance existentielle entre soi et l'autre. Enlever la chair et les os pour n'abandonner que le cœur nu au centre du monde ou bien faire en sorte qu'on écorche le poème jusqu'à sa racine même. Tel est le dévolu du poète.



Etre poète c'est être misérable et grandiose à la fois ; vivre perclus, retourné vers son propre intérieur et se jeter soi-même en pâture aux appétits de l'autre. Plus encore.



Accepter à l'avance la morsure et la déchirure de soi-même, en vivre et surtout en survivre. Poser un acte gratuit dont on ne pourra en retour qu'accepter les humiliations inhérentes : celle surtout d'exister pour quelques élus qu'on n'aura pas même eu le loisir de choisir.



Tracer la trame du poème touche l'acceptance de la vie, la certitude de la mort imminente, qu'elle survienne à la seconde même, ou beaucoup plus tard.



S'endormir la tête vide, s'éveiller en poème, et n'avoir plus le souffle d'écrire dans la pierre les sigles incandescents issus de cette nuit de demi-insomnie de demi-sommeil où se chevauchent les unes les autres les images les mieux agencées les plus contondantes.



Un jour le souffle naît sur la lèvre et le poète transpose soigneusement dépouillées les rumeurs qui coulent comme une source d'eau vive.



Sauver l'émotion la spontanéité de sa gangue pierreuse. Arracher de ses bras de son cœur les entraves. Et le poète à travers ton regard s'étale tel un frisson sur le sol, les blés mûris et les chênes qui balancent dans la nuit.



Le poète jette son cri de bête traquée au fond des bois par la meute hurlante des loups. Au risque de l'immolation et du dépeçage entre les dents avides. Se défendre ? Seule sa main de plume se dresse au-devant des crocs qui se referment aussitôt.



Le cœur à nu au fond du piège il émet des râles si la brise le touche. Le sang coule de partout sur ses mains livides. D'écho en écho ses plaintes traversent les montagnes sur cette terre d'isolement.



Etre poète, c'est aussi vivre seul et vivre de sa solitude, par-delà l'amour.



Poème déchiré entre les axes parallèles de l'amour et de la solitude, tirillé depuis un point sis entre ces deux lignes qui jamais ne s'atteindront qu'en infinie perspective, et connaissant parfaitement bien l'un et l'autre axe.



Un cœur mais aussi un ventre mais aussi un sexe, hantés chacun par sa quote-part d'existence.



Le ventre ému de douleur à la seule pensée de vivre, à l'autre de mourir. La sublime tentation d'en finir, la plus exquise tentation d'en vivre encore malgré les douleurs, les déchirements intérieurs et les sommeils entrecoupés de cauchemars.



Le poème est tridimensionnel par ses triples origines : un plan vertical coupé de trois dièdres insensés dans l'axe du cœur, du ventre, et du sexe.



Le poème procède d'une géométrie de l'émotion ; mais d'une géométrie libre, si libre qu'aucune autre forme ne peut le recouvrir parfaitement dans ses angles et ses segments.



L'oiseau qu'on n'a pas su retenir s'envole de la main entrouverte, prend son essor par-delà les nuages où nulle main nul regard ne savent les rejoindre.



L'écrin clos dont on a perdu la clef. La serrure refuse de livrer son secret. Qui saurait alors ce qu'il contient de richesses ou d'absence.



Tangente du sexe, le temps d'une éjaculation. On n'écrit pas le poème, on le féconde ; on se féconde soi-même en poème ; on vit poème.



Les phlictènes, ecchymoses, entravent la main du poète, pas le cœur ni le ventre. Un sourd-muet-manchot-aveugle suffit au poème ; il lui manque les instruments. Seuls le cœur et le sang valent de s'inscrire sur parchemin.



Le poème est aussi, dans la vibrance entière de tous les sens, un orgasme de couleurs ; un jet de sperme lancé au hasard. Car, si on divise les humains en femelles et mâles, on les catégorise aussi selon leur réceptivité. Ainsi s'achève — ou ne s'achève pas — le parallèle. Chaque humain porte en lui à l'état fécond — mais non nécessairement exercé — la voûte sacrale où la semence du poème prend ses assises et se développe — ou ne se développe pas —. Autre manière d'aimer ou de se re-créeer par le poème. Il n'est d'hommes que des humains disponibles.



Un faune près de la source au bois vivait.



MICHEL BEAULIEU
juillet-août et
novembre 1964

ROLAND GIGUÈRE

MÉMOIRE D'OMBRE

*Ombre et mémoire illusoire
l'amer des jours sans feu
en pays déserté
en forêt muette
en présence inoubliable d'aigles repus*

*ombre et mémoire des demeures
hautes en plaisir
capitales en amour
aux portes mêmes de la douleur*

*ombre et mémoire d'avant l'ombre
quand l'aube se multipliait avec nous
sur la pente d'un avenir transparent
quand la tour la carène l'émeraude et la mouette
étaient de verre*

*ombre et mémoire du désir
d'une voix sans mots au cœur de la furie
de l'écho des mers dans les palais
du sang précieux des pierres
libre de toute alliance
d'or rose
et libre*

*ombre et mémoire idéale
pour les rêves d'Aline nue
au lit de cristal*

*ombre et mémoire d'ailleurs
au lieu-dit l'Étang-Noir
où naguère ton visage embrasait
les chemins de sombres fougères*

*ombre et mémoire polaire
en ces jours de givre sur nos lèvres
pour sceller un silence parfait
sans secret
sans regret.*

L'ÂGE DE LA PAROLE

*Un vent ancien arrache nos tréteaux
dans une plaine ajourée renaissent les aurochs
la vie sacrée reprend ses ornements de fer
ses armes blanches ses lames d'or
pour des combats loyaux*

*le silex dans le roc patiente
et nous n'avons plus de mots
pour nommer ces soleils sanglants*

*on mangera demain la tête du serpent
le dard et le venin avalés
quel chant nouveau viendra nous charmer ?*

ROLAND GIGUÈRE

RICTUS

nageoire à nacelle rictus tendu comme plaisir

*l'amarre de chute perclue
résonne chiquenaude et sursaut
voie lactée à démon d'étoiles
ricochet de face planète*

*derrière pâle façade un peuple de lavande
en ses mains greffe
cortège à longue extase
bandouillière d'épaules maquillées*

*c'est loin l'innocence
climat à dents satisfaites*

*
* * *

*tout visage porte crème d'angoisse
gerçure à printemps froid
brûlure tordue de crasse
et manche de suie*

*le délire s'est pris d'amour pour un vertige
anneau à caresse de guitare
bourrasque de sourcils*

aile à germe d'oiseau

*iris à mille pattes
contre mur d'herbes sèches
et longues
et tristes*

*c'est un grand trou de voyage
au vent offert
d'abeilles enlisées
et de pluie monticule*

*la pierre porte caillou en sa gueule
de fenêtre statue*

*seringue à collier de rêves
monde fantastique venue crêcher
au flanc de digue fatiguée*

OR LE SOLEIL ET LE SANG

*si rêve sous le barnais de ta rage
à la gribouille des ciels en tranche de conifères
si ne m'apporte la vague à ton bras
tout au long des carrés de rue
je pâlerai d'une vaine semence*

*tu vibres d'un plongeon à ramure de fougue
la glaise a soif de payement entre ton geste
jamais genou n'aura la forme de l'angle
or le soleil et le sang*

*et j'aime d'aller crire sur ton passage
les rouges planètes du savoir à vie de mousson
l'aujourd'hui de vendanges et de fugue
en haleine sur ton menton*

CHAUDES ERRANCES

*vous me revenez
chaudes errances
que je brûlais
l'œil sauvage
et la dent à bruit de poulie*

vous êtes mes suicides et mon jazz couteau

*chaudes errances
où se décuple l'alcool
et l'abîme de vos douceurs
je m'ancre voiles ouvertes
à votre argile farouche*

votre pluie m'est un rivage où je pêche le soleil

*chaudes errances
brunes de mes virages
rondeur légère et frisson de varech
je mordille la petite bête
que vous déambulez sur ma joie*

je vous esclave à mon royaume paysage

*je scande vos baisers
comme un accomplissement
goût nègre et mélancolie
amarre cernée de visages*

mon cœur en échiquier et vos reines taries

*chaudes errances
jeu de ballade pour marais
pastel de chair
qu'allume votre geste*

la fissure de votre trace en mon voilier

*chaudes errances
pays à frontière de solitude
et vos cristaux de langage écroulé*

votre plaine règne d'un sanglot éternel

*vous repartez
chaudes errances*

et vos yeux blêmissent de parfum

*chaudes errances
îles fraîches
et mon abandon*

RENDEZ-VOUS

*Rendez-vous à la cadence des givres
au bord des précipices
d'une main bientôt silex
le souffle ravira vos silhouettes*

*je vois l'orchidée blessée comme une île
sur la franche levée de l'étoile
et je brise le filet
(si tendre soit-il)
d'un coude rapide sur l'aube mouillée
éparse toison
le spectacle des fous*

*Rendez-vous à la veine ourlée de ton oreille
que j'entende l'hymne foulé
le jazz zigzag*

*si n'éclate le fauve brûlé
la forêt se fera banquise sur un grand vide
je parle rouge
et c'est doux de sauvagerie*

*tout cet apaisement au bout de l'effritement
le parfum ruisselle sous l'odeur des soleils*

NICOLE BROSSARD

APRÈS LA NUIT

C'est le soir. Comme tous les jours, après l'angélus, c'est le soir. Ma dactylo m'attend, patiente sur la table ; je la dépose dans un coin, sur une pile de livres que j'ai lus cette année et que je vendrai à des amis. La vente de ces livres est mon unique revenu. Je les vole dans les librairies, je les lis, les annote scrupuleusement, puis je les vends. On m'a tellement mis dans la caboche qu'il fallait manger que j'en suis fermement convaincu. C'est même l'une des occupations qui me justifient d'exister. Je mange avec la certitude d'être utile à la société.

Ne suis-je pas un consommateur, moi aussi ? Alors ?

Je vais même jusqu'à varier le choix de ce que je consomme : si j'ai beaucoup d'argent, disons un dollar, je mange de la viande et bois de la bière ; si j'en ai peu, disons cinquante sous, je mange du pain et du fromage mais sans boire.

J'ai l'appétit conforme à mes cennes.

L'économie, ça aussi on me l'a mis dans la caboche : je sais, sur du papier, calculer, et m'en porte très bien merci. Trêve d'économie domestique, revenons à notre sujet. Après avoir rangé ma dactylo, comme je crois l'avoir dit, j'ai allumé mon poêle en mettant au feu mon dernier manuscrit. Horreur ! crieront peut-être de naïfs éditeurs. Il ne faut point s'alarmer : ce texte méritait tout juste le feu. Il aurait fallu que je le corrige, ce qui est actuellement au-dessus de mes forces.

J'écrirai plus tard, quand mon ami Pierre, éditeur de son métier, n'aura fait don du papier sans lequel toute œuvre est impossible. Je n'ose, et vous me comprenez, me servir du papier glacé qui me reste : c'est un papier pour la dactylo, non pour la plume. J'ai, entre autres choses, le sens des valeurs.

Ma fenêtre est ouverte. Je regarde la rue : les gens vont, viennent, calmes car il est huit heures ; ils ont pris le dernier repas de la journée, ils sont lourds de travail et de viande. Je n'ai pas la force de les envier. Ils se baladent — apparemment en paix avec le monde —, seuls, badauds, ou avec leur femme, ou avec des amis. Ils se préparent à la nuit en faisant collection d'images pour leurs rêves. Moi je suis sans rêve. Il faut avouer que je dors peu. Très rarement, je veux dire. Bien sûr, bien sûr, on m'a dit et répété qu'il fallait dormir ; mais j'ai la conscience aiguë, et cela me donne mauvais sommeil. Je préfère me promener, une fois que tout s'est éteint dans la ville. Là, je dois avouer un caprice : je fume ! Cela,

ce n'est sur le conseil de personne, je vous le jure sur la barbe de mon arrière-petit-fils. Je fume pour m'occuper le corps. Pour l'oublier. Je le satisfais de cette façon. Chacun sa méthode, me direz-vous ?

J'y pense : ce soir elle doit venir. Je parle de Claudine. De qui voulez-vous que ce soit ? C'est la seule personne à qui j'ai consenti à ouvrir ma porte. Mais vous ne la connaissez pas. Moi-même, qui la vois souvent, je ne la connais pour ainsi dire que de profil. Pour parler plus franchement, et vous faciliter la chose, disons sans scrupule qu'elle est l'ombre de mon désir. Elle arrive ici comme une vapeur, elle ne dérange rien ; et quand elle part, rien n'est changé, sauf le désir que j'avais d'elle.

Ce soir elle viendra, mais je n'y serai pas. Je saurai quand même qu'elle est venue. Elle ne peut pas ne pas venir : elle se croit née pour venir me voir ; elle s'est découvert ce destin et lui est tragiquement fidèle. Ça me rend triste, ce destin, venir me voir ! Je ne m'accorde pas tant d'importance. Mais Claudine a besoin de m'en accorder pour accomplir son destin. Je ne veux pas lui déplaire, la contrarier, je la laisse venir. Mais pas ce soir ! Je ne veux pas ! Qu'elle aille chez un autre diable ! D'ailleurs, même si je restais, je ne la verrais pas, et cela, j'en suis sûr, la décevrait beaucoup. Elle est déçue d'un rien. Prenez comme exemple cette fois où j'avais oublié de faire mon devoir, de l'embrasser : elle a boudé toute la soirée. À cause de cela, notre rencontre a duré plus longtemps que d'habitude et je n'ai pu me promener comme je le fais toutes les nuits.

Vous pensez sans doute que la poésie est absente de ma vie, et vous aurez raison si pour vous la poésie c'est le sentiment. Oui, je le dis sans honte, j'ai extirpé le sentiment de mon existence ; je me suis séparé de moi-même. Pour garder intacte une part précieuse de mon secret que je n'ai pas le courage d'user contre la vie. Je sais que j'ai tort, que l'on n'est intact qu'au prix de ce courage, mais j'ai si peur que j'attends. Peur de me gaspiller.

Il y a encore trop de choses à apprendre,
trop de dangers à prévoir,
de ruses à méditer,
de secrets à découvrir...

Après ce corps-à-corps, je serai prêt... Si seulement le matin peut se lever dans mon âme. Je me confesse : il est temps que je parte. Il fait d'ailleurs une nuit merveilleuse... le vent... le baiser de la nuit... je reviendrai après la nuit... c'est juré... après la nuit...

(Novembre 1962.)

ANDRÉ MAJOR

ROGER SOUBLIÈRE

ODE À ORPHÉE ET EURYDICE

à Nicole

*Lys noirs ou lys pourpres lys à perte de vue
Les espaces de bleu perles comblées de pourpre
Le diapason des bleus près des mousses de neige
Blues des lys noirs ou pourpres et pourpres et noirs
De nuit sept noirs jazzent claironnent le lys pur
Masquant ces espaces de miel aux voix d'enfer*

*La barre du jour battant tambour ronronnant
Des anges africains aux tams-tams en délire
Des anges pierrots aux saxos-altos en rire
Le mal pianotant l'âme d'argile ferreuse
Que les sorciers ondulent comme des spectres
Devant la lune rosée glacée pétrifiée*

*Dansent alors les spectres neigeux amadoux
Enfantant l'horreur aux ivoires d'arlequins
Criant hurlant jazz doré que mine la fumée
Les anges humains ondulent comme pendules
Tic tac tic tac tam tam tam tam alléluia
Les anges cacaphoniques et deo gratia*

*Par divinité de l'amour qui se cajole
Eurydice reviennent les chaleurs d'antan
Les jaunes fleurs bordant les sentiers d'avenir
Ruinés par les sorciers les temples d'allégresse
Les colliers d'ailes les limbes de volupté
Orphée gémit cruellement et jazz jazz jazz*

Les lys chantent les fadaïses des chevaliers
Sorcellerie lancent les archanges verdâtres
Aux corbeaux giclant à l'horizon du sein nu
Spasmodiques les sons de feu bouches d'algues
Par-delà les âges Orphée aura vaincu
Crient les clairons aux sorciers livides de glace

Les grisailles du temps allié de l'espace et
Arides mouvements des sables infinis
Montent des os tams-tams harassants du gouffre
Suppliant l'art de médire le destin des âges
Le lyrisme de l'adage est comme l'orange
Et les phallus soyeux comme des chats siamois

Bacchus et Diane aux vendanges d'hiers lointains
Les anges grotesques burlesques aux mains douces
Le vide écoule l'onde par les guitares
Meurent l'écho et les visages pers des spectres
Crime des dieux de n'avoir point compris l'horreur
N'avoir point compris l'horreur de l'imperfection

De voir les étoiles de fantasmagorie
Les ancêtres se dandinent comme fantômes
Par la lenteur pourpre d'amertume marine
La femme hurle sons à la tête des morts
Pendant que rient les nains à la fête des cors
La peau brûle les étendards et jazz jazz jazz

Orphée existent le mouvement et les formes
Rondes blondes têtes de femmes sensuelles
Violent lys de sel rythmant l'effroi nu d'Eros
Glissent à perte de vue les lys noirs et pourpres
Tramontane caricaturant les squelettes
Aux fourches le diable joue avec le Cyclope

Destin roi empereur dictateur éternel
Serpent comme sceptre lys pers comme couronne
Chevelure houleuse des nymphes agiles
Lys saxos-altos trompettes de Jéricho
Et la femme renaît encore des archanges
L'aube ne reviendra jamais Orphée n'est plus



*Crèvent craquent pètent les derniers aboiements
Par les archanges et les anges aux flambeaux
Comme saxos-altos et bouches en halo
Rampent les sons de mer agités par l'horreur*

*Le clavecin piaffant la lune pâlira
La rosée bure apaisera le brasier*

*Lys pur Orphée Eurydice main dans la main
Sur un air de blues en direction de Vénus
Voie lactée rose des vents qui darde l'Eden
Tristesse et mélancolie chaleurs d'antan*

ROGER SOUBLIÈRE

ÉPITAPHE

La tête d'Antoine dormait sur le tapis... son corps aussi d'ailleurs. Mais pas ensemble. Il avait pris l'habitude de dormir ainsi : cela évitait les cauchemars... Le matin, il se levait, mettait sa tête et partait à l'ouvrage.

Ce jour-là, négligence insignifiante, il oublia de prendre sa tête. Scandale, ô malheur ! un homme sans tête... On se tournait après l'avoir croisé, on l'examinait du cou aux pieds, on... Les femmes surtout étaient bouleversées. Sa voisine alla même jusqu'à s'évanouir !

Monsieur MacPherson n'en revenait pas : « Aihntoâne ! such a nice boy... » Il pardonna cette fois ; mais il avertit Antoine qu'il ne voulait plus voir de telles excentricités dans son usine. Antoine ne comprenait plus rien. Qu'avaient-ils tous à s'en faire pour un oubli aussi bénin ? Si encore il avait oublié ses outils ! mais... De toute manière, il ne discuta pas et promit de ne plus oublier sa tête sur le tapis. Dans deux jours on n'en parlerait plus.

Erreur ! car trois universitaires avaient vu Antoine. Et quelques jours plus tard, tous les étudiants venaient à l'Université sans tête. Les autorités s'arrachaient les cheveux ! car eux gardaient leur tête... Passe encore des étudiants sans argent ; mais des sans-tête !...

Et la police donc ! Sur qui maintenant utiliser les belles matraques toutes neuves ? Il restait beaucoup de séparatistes ; mais pas bêtes, ils décidèrent d'utiliser le truc...

Le goût se propagea à cause de l'influence néfaste des journaux... Bientôt la manie « sans-tête » dépassa celle des Beatles. Antoine, heureusement pour lui, avait donné ses droits aux étudiants. Le gouvernement pensa que sa chance arrivait. On arrêta tous les étudiants, tous les ouvriers, tous les séparatistes ! et on leur fit un procès pour haute trahison... « Les accusés, étant reconnus coupables, sont condamnés à être... » Mais comment pendre des sans-tête ?

On multiplia les prisons. Les ministres fédéraux venaient faire leur petite visite de temps à autre ; les journaux rappelaient l'anniversaire chaque mois ; les gens n'en parlaient presque plus.

Dans la prison, c'était l'euphorie. Les prisonniers s'étaient vite familiarisés avec les habitudes de la place. Et les gardiens se laissèrent gagner à la cause. Mais de nouveaux journalistes apprirent la chose : le scandale éclata !

La pagaille ! personne ne comprenait plus rien. L'ONU fut saisie de l'affaire, car elle restait le seul juge possible. On relut la Charte des Droits de l'Homme ; on examina la loi internationale, les lois nationales ; et l'ONU déclara solennellement les « sans-tête » dans leur droit !

Cela déclencha les pays. Les « sans-tête » allaient causer le plus grand conflit de l'histoire. Les fédérastes voulaient les liquider, les Américains se rangeaient de leur côté, les Russes défendaient les sans-tête. De Gaulle, alors ancestral, mourut d'une syncope et la France sombra dans l'anarchie. La Chine vit sa chance et se jeta sur les pays d'Afrique. Les pays neutres étaient dépassés. Les bombes pleuvaient. La fin du monde était proche : elle arriva l'année suivante...

le 25 octobre 1964
RÉJEAN JACQUES DUCHESNE

JAN STAFFORD

VIVRE

à Christiane

*Vivre est parfois un repos
qui devient lèvres
sourires
et gencives d'horizons
et de lacs affaiblis
puis nuls
et bigarrés d'un peu
de la peine du monde*

*alors je t'abrille de ma main
et jusqu'aux veines
de ton cou
perlent les étoiles du silence*

*un monde confiné dans ce geste
se fait et se défait
jusqu'à ce que nos poids
saisissent l'espace
et tracent les sillons du rêve
dans le réel rêvé de chaque jour*

*Puis le silence claque la porte
le matin devient laine grise
et halos furtifs
les grillons de l'enfance
ramassent leurs cris oisifs*

*et comme ferraille
aimée du fer et de la pierre à sourires
de longues mains d'hommes levées
sur les brouillards intérieurs
griffent sournoisement
le repos de la vie
le repos de ta mort*

CE MUSÉE

*Je t'ai senti crier
quand mon désir avide
a brisé le soleil
et plissé les rideaux de ton désespoir
nos deux corps font une abeille
et un musée de rien
a lui aussi senti ce drame
près d'un sphynx démodé
en ces soucis de bronze
notre joie est sur ce cintre
qui pend comme un miroir
dans l'horloge chinoise
qui croit toujours gagner
en brisant tout un rite
élaboré dans le temps*

à Christiane

*Tu es la levée de mes yeux
Sur cette aurore qui frise dentelles
Et mon pas qui fléchit dans ce rhume de jour
Ces heures maquillées des grillons de l'enfance
Et les pattes basses de tabourets coliques
Surprise perturbée de la larme aveugle*

LA VIE À VEAU

*La vie à veau s'allonge la nuit
sur nos grabats télégraphiques
et les portiers disent un beau mot
pour l'homme au noir
et les soucis que l'on se fabriquent
tournent en pots et bruits de triques*

*on tire son sel mais on sait bien
que ça fait rien la vie elle tique*

*sur le prélat un froid qui s'aime
jusque dans les yeux des gens qui
frottent la semaine*

*et la piste qui tourne
qui tourne tout le temps
et fait en grand
mes chansons tristes
la vie à veau vaut pas le tricot
elle tourne au sourd
et coupe très court
nos syllogismes*

JAN STAFFORD

ALAIN HORIC

ARBRES VIOLENTS

à ma tendre terre québec

*je m'avance circonciseur d'érables
le jour grésille couvert de cigales
poignards d'éperlans sous mes cormiers sanglants
j'écarte rouge houille écoute la corolle cardiaque agiter ses brûlots*

*cornouiller soleilleur enracine ses muscles robustes
pin chétif fronde ses oursins d'aiguilles ses pierres strobiles
arbre violent bivouaque ses bois endoloris
son fût gigeur brasse panache de lucioles*

*abattis de mésanges saigne soudain racinantes épaules
investir de tendresse sources toniques fusants sous les souches
frais jour d'épinette trouve racines natives en ses saumâtres
enfin la touffe de tilleul respirable [blessures*

*je m'écorce toute vêtue délirante
mon bouleau abrasif tournoie écorchant les faisans
chaleur de maïs solaires sur nos tamaracs grelottants
seuls arbres géliés solidaires de nos combats*

*dans mes veines lactées mielleuses rousserolles
marée lumineuse de suc s'offre amicale aux poussives abeilles
j'apprivoise outardes craintives sarcelles angoissées
ma mouture d'être à pleines soutes de souffrance*

*à flanc de silos éboulis douces croustilles de blés
ma sanguinelle pulvérise dure calcaire bisaille
signes identiques de rousseurs à saveur de sarrasins
giboulée essentielle de semouille sur nos faims*

*mes faunes nivéoles percent névés musclés
intense gel bruit les tiges effrite arbustes ossifiés
mon arbre bronchique fait bruire ses truites givrées
sonar des perce-neige à l'écoute des dégels*

*braise caniculaire flambe quenouilles assoupies
dense grisou éclate trembles torpides d'hibernage
en ma cécité blanche puissant brassage d'ailes sanguins
enfin tourbe habitable sur les bâtis érodés*

*éclaircie de samares sur mes loutres engourdies
je m'ajuste à mes racines lumineuses à ma vigoureuse carrure
à ma frileuse toujours gigotante ossature d'aubier
mon soumac illumine ses feuilles catapultes ses fauvelles*

*j'articule mes sarments odorants d'essences
ardents leviers de chicots à brassées de biches audacieuses
je suscite ému bourrasque conifère pépinière d'armes
insurrection en nos cous de bisons en nos épaules de béliers*

*augure de haches farouches à jeunes bras confiants
mon poitrail rebelle élance sa bravoure mouchetée de bleuets
calme sorbier réinvente sa frondaison de signes capillaires
éclatant pivert télégraphie sauvages sèves montantes*

*dans la moelle rouge des fûts éclatés
les engoulevants picorent ma rousse miellure d'homme
seuls apaisants hamacs tendus d'arbres fraternels
leurs bolées d'air salubre leurs calmants résineux*

*moût d'homme anime ses tournesols d'asbeste
debout dans la nivôse mon tronc agite son malêtré
il chante de toutes ses branches ses sèves violentes
ses dures buses colériques aux poings d'arbres insurgés*

ALAIN HORIC

CLAUDE SAVOIE

RETOUR

*Je retrouve des retours de baisers,
des perles, des larmes et des tristesses,
pour des départs qui se perdent
dans un brouillard de division.*

*Je retrouve l'éloignement des lignes.
Seul vit l'ombre des passés,
hier, avant et plus loin.*

*Je retrouve le vide espoir
d'un hiver spécifique et de voyages
vers les côtes chaudes
d'une impossible division.*

*Je retrouve le départ des pleurs
pour des prières pires que des pierres
sans sculpture et sans cisure.*

*Je retrouve l'absence des soupirs
sentit d'un souffle éteint.
Vide de passion,
je sors seul du sommeil.*

*Je retrouve la vision d'une déraison,
verte douleur sans raison
dépourvue de vérité et de rêverie.*

UNE PLAQUE DE MÉTAL DORÉ

*L'espoir dégoutte sur le tort de ton cœur,
et fondent les images, et fondent les regrets,
une plaque de métal doré sur la poitrine.*

*Sept semaines de jeunesse.
Cherche, mon amour, les restes
des équations d'absence pour tes lèvres.*

*Le souvenir dégoutte sur le bord de ton cœur,
et fondent les images, et fondent les regrets,
une plaque de métal doré sur la poitrine.*

*La Chine encense ta colère.
Cherche, mon amour, les restes
des appétits de science pour l'ignorance.*

*Le stoïcisme dégoutte dans le fond de mon cœur,
et fondent les images, et fondent les regrets,
une plaque de métal doré sur la poitrine.*

*Le café mouille sur tes lèvres.
Cherche, mon amour, les restes
des mots d'amour en espagnol
pour des dîners à l'italienne.*

*Le silence dégoutte dans le fort de mon cœur,
et fondent les images, et fondent les regrets,
une plaque de métal doré sur la poitrine.*

*Le cimetière meurt sous nos pas.
Cherche, mon amour, les restes
des clôtures métalliques
sans le lac des oublis.*

Une plaque de métal doré sur la poitrine.

CLAUDE SAVOIE

CHARLES GILL

Les Inédits

(présentés par M. St-P.)

Charles Gill (1871-1918) peintre et poète, fit partie de l'École Littéraire de Montréal au même titre que Nelligan et Lozeau. L'œuvre poétique que nous a laissée Gill est loin d'être complète. En 1919, Marie Gill réunissait (après un choix et une élimination scrupuleuse) la majorité des poèmes de Gill sous le titre de **Le Cap Éternité**, poème suivi des **Étoiles Filantes**, avec une préface d'Albert Lozeau, Montréal, éd. du Devoir, 1919. Cette édition incomplète nécessita bon nombre de recherches de la part de M. Réginald Hamel, à qui nous devons la reconstitution des manuscrits originaux de Gill, comprenant 4 volumes dactylographiés, enregistrés à la bibliothèque du Parlement en 1960 par Roger C. Gill sous le no 139276. Nous remercions messieurs Roger C. Gill et Réginald Hamel de nous avoir si généreusement permis de reproduire ici quelques inédits de Gill.

L'œuvre gigantesque que se proposait Gill devait s'intituler **Le Saint-Laurent**. Cette épopée devait comporter une dizaine de livres. **Les Étoiles Filantes** constituent le premier de ces livres. De la première partie de ces **Étoiles Filantes**, intitulée **Les Prostituées**, nous reproduisons ici les 10 sonnets de **Belle-de-Nuit**. Les trois premiers sonnets furent publiés par Marie Gill, sous le titre de **Premier Amour** dans **Le Cap Éternité**, poème suivi des **Étoiles Filantes**, Montréal, éd. du Devoir, 1919, p. 140-142. Le sonnet VI auquel Gill donna le titre de **Marie-Louise** sera dédié à Albert Laberge, et publié par ce dernier, dans **Peintres et Écrivains d'Hier et d'Aujourd'hui**, Montréal, éd. privée, 1930, p. 106. Tous les autres sonnets de **Belle-de-Nuit** sont donc des inédits. De plus, nous reproduisons une autre pièce, intitulée **Never More**, faisant elle aussi partie des **Prostituées**.

BELLE-DE-NUIT

— I —

*Nous nous étions connus tout petits à l'école.
Comme son père était de mon père voisin,
Nous partions tous les deux sac au dos le matin,
Nos têtes s'encadraient d'une même auréole.*

*Dans la rose candeur du sourire enfantin,
Nous étions bons amis. Quand les flots du Pactole
Roulaient chez l'un de nous, par hasard, une obole,
Nous divisions toujours en deux parts le festin.*

*Souvent, aux lendemains de mes fainéantises,
Me laissant consulter en route son devoir,
Elle sut m'épargner l'horreur du cachot noir.*

*Moi, je grimpais pour elle à l'arbre des cerises,
Pour elle je pillais la vigne et le pommier,
Et je la défendais comme un bon chevalier.*

— II —

*Plus tard, à l'âge d'or où dans notre poitrine
Vibre l'enchantement des frissons amoureux,
À l'âge où l'on s'égare au fond des rêves bleus,
Sans songer à demain et ce qu'il nous destine,*

*Sous les érables du grand parc, à la sourdine,
Nous nous cachions, loin des oreilles et des yeux,
Et, son front virginal penché sur mes cheveux,
Ensemble nous lisions le divin Lamartine.*

*Oui ! nous avons vécu l'âge de nos seize ans
Où le cœur entend mieux ce que la lyre exprime,
Parmi les vers d'amour frappés au coin sublime.*

*Oui ! nous avons connu les baisers innocents,
Sur le lac de cristal que la nacelle effleure,
Devant le livre ouvert à la page où l'on pleure.*

— III —

*Comme ils coulaient heureux ces beaux jours d'autrefois !
Comme nous nous aimions avec nos âmes blanches !...*

*Dans les sentiers discrets émaillés de pervenches
Qu'épargnaient en passant ses brodequins étroits,*

*Nous allions écouter l'harmonieuse voix
Des souffles attiédís qui chantaient dans les branches ;
Nous mêlions au murmure infini des grands bois
L'écho de nos serments et de nos gaîtés franches.*

*Fervents du clair de lune et des soirs étoilés,
Nous allions réveiller les nénufars (sic) des plages
Inclinant sur les flots leurs corps immaculés.*

*Et nous aimions unir nos riantes images
Aux scintillants reflets des milliers d'astres d'or,
Dans l'immense miroir du Saint-Laurent qui dort.*

— IV —

*Pour l'amour éternel nos âmes semblaient nées,
Quand bientôt se leva l'aube des jours amers ;
L'irrévocable loi des sombres destinées
Étendit entre nous l'immensité des mers.*

*Pendant le sombre envol des funestes années
Je ne les revis pas les yeux qui m'étaient chers,
Et vous ne buviez plus la vie à leurs éclairs,
Ô mes illusions, ô mes abandonnées !*

*Je dévorais, au fond de mon éloignement,
Comme un présent du ciel, les lettres enflammées (sic)
Qu'elle écrivait d'abord. Puis, graduellement,*

*Se tut le doux écho des paroles aimées...
Je n'eus pas son adieu, mais sur mon front pâli,
Sa main rose allongea le soufflet de l'oubli.*

— V —

*Au retour, on m'apprit sa navrante conduite,
Ses amours, et sa chute, et quel grand désespoir,
Devant l'iniquité de la foule hypocrite,
Balaya cette fleur de l'Éden au trottoir.*

*J'appris que son bellâtre, après l'avoir séduite,
Était parti. Je sus quelle maison, le soir,
Elle hantait, le nom qui protégeait sa fuite...
Et malgré ma douleur, j'ai voulu la revoir.*

*Je m'en fus lui porter la lugubre nouvelle
Qu'un homme, trouvé mort au coin d'une ruelle,
Avait au bon endroit quatre pouce (sic) de fer...*

*Il a débarrassé la surface du monde :
Il a, sur un fumier vomì son sang immonde,
Avant que de vomir son âme dans l'enfer.*

— VI —

*Délicieuse encore après la flétrissure
Elle m'est apparue en de bleus falbalas.
La printanière fleur du suave lilas
Ornait son opulente et noire chevelure.*

*Un souverain dégoût assombrit sa figure.
L'assouvissement dort au fond de ses yeux las
Hélas, ils ont éteint leurs magiques éclats
Dans l'infernale nuit de la basse luxure.*

*Elle a prostitué sa divine beauté
Elle a pendant trois ans de promiscuité
Subi le bestial affront des multitudes,*

*Mais sur les oreillers de soie et de satin
Où viennent s'étaler ses molles attitudes
Elle semble un bijou rare dans un écrin.*

— VII —

*Ses étoffes de luxe, ainsi que des suaires
Au milieu des onyx des perles et des ors
Semblaient ensevelir en leurs plis mes chimères
Quand son premier amour comme un vivant remords*

*Se dressa tout à coup du fond des passés morts
Combien la pauvre fille eut de larmes amères
En face du hideux échafaud parères
Où la lubricité crucifiait son corps.*

*On l'éloigna... Dans ses sanglots je crus comprendre
Qu'elle disait : « adieu ! »... Frémissant, sans entendre
Les vives questions de ceux qui m'entouraient*

*Je sortis en cachant ma paupière rougie
Et comme la douleur en mon âme pleurait
Je m'en fus l'étourdir dans la hurlante orgie.*

— VIII —

*J'oublierai que tu fus « Belle-de-Nuit ». Reviens
Car mon amour est grand si ta chute est profonde
Que ta désespérance à mon pardon réponde
Je saurai les briser tes infâmes liens.*

*Je nargue le mépris de ces Pharisiens
Qui sous leurs oripeaux cachent leur lèpre immonde
Et traînant leur orgueil dans le temple du monde
Outragent le malheur comme aux siècles anciens.*

*Malgré la raillerie et la sourde huée
Dans le ruisseau maudit où s'égarent tes pas
Relève donc le front, pauvre prostituée.*

*Plus avili que toi, devant les chapeaux bas
Défile, respecté, maint trafiquant infâme
Qui vendrait son ami, sa patrie, et son âme.*

— IX —

*Celui-ci, le boursier opulent et voleur
Nulle prison pour lui n'entr'ouvrira sa grille
Il peut en sûreté dépouiller la famille
Et semer en chemin la ruine et le malheur.*

*Celui-là dont le peuple admire la splendeur
Il achète aux parents la vertu de leur fille
Il rampe dans la vie où sa noblesse brille
Il passe dignement dans toute sa hideur.*

*Cet autre, diplomate adoré de la foule
Érigeant son veau d'or sur les bonheurs qu'il foule
Il fait s'entr'égorger le troupeau des humains.*

*Oui devant les sanglots des mères éplorées
Devant les pâles fronts des petits orphelins
Il prépare aux corbeaux leurs hideuses curées.*

— X —

*L'image du Sauveur, quelle dérision
Regarde défiler cette orgueilleuse horde
Car ils cont (sic) profaner de leur dévotion
Les autels élevés à sa miséricorde.*

*Lui Jésus-Christ le Dieu de consolation
Mais l'amour fraternel dont son grand cœur déborde
Rayonne par delà leurs clameurs d'histrion
L'irrévocable paix qu'aux souffrants il accorde.*

*Ose donc élever ton cœur jusqu'à la croix
Du doux Nazaréen entends sa grande voix
Qui résonne à travers les siècles en extase.*

*Il flétrit celui-là qui, dans un monde noir,
Croyant grandir auprès des humbles qu'il écrase,
Fait sur le déshonneur tomber le désespoir !*

NEVER MORE

*Non ce n'est pas pour toi Julia que j'ai chanté
Ce n'est pas dans ma nuit que doit briller la flamme
De l'étoile éclatante de ton âme
Trop longtemps j'ai nagé dans trop de volupté.*

*Le baiser qui déjà sur ta bouche palpite
Je ne saurais goûter la douceur de son miel
Maintenant que ma soif a vidé tout le fiel
Que ma (sic) versé la Vie en sa coupe maudite.*

*Ô lèvres dont l'accent virginal peut oser
Se joindre dans l'éther aux musiques des anges
Qu'elles vibrent plus haut que les terrestres fanges
Car je veux leur prière et non pas leur baiser.*

*Car je veux leur prière avant que la grande ombre
Engloutisse l'effroi de mon suprême adieu
Moi qui n'ose implorer la clémence de Dieu
Lâche et désespéré dans l'abîme où je sombre.*

*Je n'ai pas mérité le frisson de ton cœur
Mais puisse au moins l'éclat vibrant de son aurore
Garder mon souvenir pour que je chante encore
Dans la sonorité de son écho vainqueur.*

*Pour que le premier cri de ton premier délire
Évoquant la chanson de mes jours révolus
Insulte le néant quand je ne serai plus
Avec un vers d'amour accordé sur ma lyre.*

Voici deux autres pièces inédites, faisant partie des **Étoiles Filantes** (cinquième partie). La pièce intitulée **Les Trois Voix** date de l'année 1912 ou 1914, tandis que **Horreur de la Guerre**, que nous reproduisons à la suite des **Trois Voix**, date de 1917.

LES TROIS VOIX

à mon ami Henri Bertrand.

*Sur le tendre rosier qui veille au cimetière,
Trois oiseaux ont chanté la chanson de l'adieu ;
Sur le seul confident de son cœur dans la terre,
Trois oiseaux ont chanté la chanson du mystère :
L'un était noir, l'autre était blanc, et l'autre bleu.*

*L'oiseau noir a gémi : — La coupe sombre est pleine...
Jamais plus dans tes yeux ne luira son regard...
La douleur est durable et toute joie est vaine...
Aux roses du rosier viens confier ta peine !
Jamais plus dans tes yeux ! c'est trop tard ! c'est trop tard !*

*L'oiseau blanc a chanté : — Ce que la tombe emporte,
Au livre de tes jours demeure pour jamais,
Quand le glas a sonné, seule la chair est morte !
Évoque en ton passé, quand ta peine est trop forte,
Celle qui sut t'aimer autant que tu l'aimais :*

*La voix de l'oiseau bleu résonna la dernière :
— Je suis couleur de ciel : l'abîme est mon séjour.
Je n'ai rien à gémir sur l'humaine poussière,
Quand je réveillerai leur éternel amour.*

HORREUR DE LA GUERRE

*Je voudrais voir les gens qui poussent à la guerre
Sur un champ de bataille, à l'heure où les corbeaux
Crèvent à coup de bec, et mettent en lambeaux
Tous ces yeux et ces cœurs qui s'enflammaient naguère*

*Tandis que flotte au loin le drapeau triomphant,
Et que, parmi ceux-là qui gisent dans la plaine
Les doigts crispés, la bouche ouverte et sans haleine,
L'un reconnaît son frère et l'autre son enfant.*

*Oh ! Je voudrais les voir, lorsque dans la mêlée
La gueule des canons crache à pleine volée
Des paquets de mitraille au nez des combattants ;*

*Les voir, tous ces gens-là, prêcher leurs théories
Devant ces fronts troués, ces poitrines meurtries
D'où la Mort a chassé les âmes de vingt ans.*

Nous reproduisons ici **Les Abénaquis**, sans aucune correction. Gill data ce texte du 30 avril 1909, et il ajouta en exergue : « Il neige ». Nous reproduisons ici le texte en prose et le texte en vers de la même pièce. Suivant le troisième volume des textes originaux, établis et classés par Réginald Hamel, **Les Abénaquis** constitueraient le livre VIII du **Saint-Laurent**.

LE SAINT-LAURENT LIVRE VIII LES ABÉNAQUIS

La neige de l'été. Dans la courbe sud-ouest du Lac Saint-Pierre.

À l'entrée de la baie qui s'étend entre l'embouchure du Saint-François et celle de l'Yamaska, sont de nombreux ilots découverts seulement à l'eau basse et dont le sol toujours humide se pare de joncs très hauts, et (dont) des brunes quenouilles, qui oscillent (ondulent) légèrement sur leur haute tige quand les grands vents font frémir (onduler) comme une onde la masse verte des joncs. Plus au fond, à l'abri du vent, fleurissent les nénuphars. De larges nénuphars blancs dont le satin s'épanouit glorieusement pur au soleil de juillet. Aux abords des battures, près des ilots de jonca, la tale est clair-semée. Cà et là des boutons à demi submergés, d'autres qui reposent sur les grandes feuilles ovales à longue échancrure étroite, feuilles harmonieuses de contour et de couleur ; la courbe élégante de leur contour se retrouve dans le contour de leur groupe. Ces larges feuilles sont d'un vert gris mat quand elles s'étendent librement à fleur d'eau. Quelques unes cèdent sous le poids léger des grands lys étoilés, s'enfoncent partiellement et prennent dans le cristal de l'onde, des tons plus chauds et plus brillants, ici dans l'ombre d'une fleur, frissonne le vert olive d'un émail en fusion ; là un rayon de soleil fait briller des émeraudes sur ces larges feuilles submergées. Cà et là apparaît une feuille brune, une pourpre, une dorée. Entre ces feuilles apparaît le réseau des tiges flexibles et là encore se retrouve le contour harmonieux des courbes ; ces tiges sont d'un jaune doré et qui pour le regard s'assombrit à mesure qu'elles s'enfoncent sous l'eau, devenant bientôt bronzées pour ensuite disparaître insensiblement. Mais au large la floraison blanche se

fait dense, les feuilles disparaissent, les fleurs se pressent dressées sur leur tige ouvrant éperdument leurs pétales au soleil. Le matin, fermées la nuit pour dormir, le matin s'entrouvrant, horloge suave et belle, à midi c'est une frénésie, les uns surgissent de l'eau, vigoureux, leur tige se roidit, ils accaparent plus de rayons et projettent une ombre bleue au plus faibles qui s'entassent à fleur d'eau. Les pétales blancs sont par endroits brillants, par endroits ils sont veloutés d'un bleu pur ; dans l'ombre ils sont d'un tendre azur à peine teinté et près du pistil d'or l'intérieure de la corolle (calice) est crème (les étamines). Mais dans l'ensemble le blanc domine comme dans la neige et ce blanc n'en devient que plus éblouissant et plus pur ; fait de toutes ces couleurs pâles que l'œil confond. Les pétales, selon que le soleil les frappe paraissent brillants ou mats. Comme une neige immaculée cette nape (sic) a des scintillements qui éblouissent, la réfraction solaire surprend l'œil et la nape (sic) blanche s'étend, s'étend jusqu'aux rives sombres où se dressent les grands ormes courbés sous le poids des vignes sauvages. Et quand le jour décroît, l'éblouissement cesse ; le soleil s'incline à l'horizon et les lis penchent sur l'eau et les feuilles vertes çà et là apparaissent, et quand le soleil disparaît les nénuphards s'endorment ; et leurs folioles qui protègent contre l'ombre leurs pétales vierges parsement de points d'or la couche verte où ils vont rêver.

Ô virginale éclosion de pureté blanche ! Le Saint-Laurent se souvient-il des neiges qui le recouvrent en février ? Se pare-t-il ainsi en l'honneur de belles au front chaste, qui chantent sur ses bords ? A-t-il l'orgueil de son histoire quand il arbore ce drapeau blanc parsemé d'or ? ou bien quelque chose du passé dort peut-être dans ses profondeurs, souvenir, sacrifice, héros ignoré, mort là, quelque chose d'assez pur éclatant et héroïque, la sève qui monte, qui passe dans l'ondulation des types souples, quelque chose de sacré (d'inconnu) qui devient un éblouissement et un parfum. Peut-être le grand fleuve qui reçoit dans les nuits calmes les confidences du ciel quand son front sombre frémit sous la caresse des baisers des étoiles... peut-être le grand fleuve veut-il répondre aux étoiles d'or par des étoiles blanches. Veut-il répondre aux stances scintillantes des étoiles d'or, et ne se pouvant faire comprendre par les bruits harmonieux des flots, il tire de son sein qui comprend les strophes virginales qui montent à lui dans une apothéose de lumière et dans un parfum, par les grands lys éperduement épanouis qui s'étoilent à midi sur ses eaux, par les nénuphards satinés que le soleil endiamante, par les beaux nénuphards blancs de notre lac St-Pierre. Du lac Saint-Pierre, miroir d'étoiles qui reçoit la nuit des rayons d'or et qui reflète à midi des rayons de lys. Qui reçoit du ciel des rayons d'étoiles et qui répond au ciel avec des rayons de lys.

Ô virginale éclosion d'étoiles blanches !

*Le Saint-Laurent regrette-t-il les avalanches
qui couvraient son sommeil aux jours de février ?*

*Ou bien se pare-t-il ainsi, pour honorer
Les belles au front pur qui chantent sur ses bords
Peut-être, avec l'orgueil de l'histoire, il arbore
En souvenir ce grand drapeau fleur-de-lysé.*

*Peut-être quelque chose émane du passé
Est là dans le secret des ondes fraternelles,
Ainsi que dans nos cœurs la douce souvenance...
Quelque chose de fier comme la vieille (sic) France
Et de sacré, qui passe au long des tiges frêles
Pour s'étaler encore à la splendeur des cieux
Dans la beauté des nénuphards silencieux.*

*Le Saint-Laurent frémit sous les étoiles d'or
Dont les rayons sont des baisers dans les nuits calmes ;
Ne leur pouvant répondre au bruit berceur des lames
S'exprime par l'éclat des fleurs qu'il fait éclore,
Par les grands lys éperdument épanouis
Qui s'étoilent en paix sur les lacs, à midi,
Par les nénuphards de notre lac Saint-Pierre.
Cette gloire éphémère à la gloire éternelle
Dit le rêve des flots ; ces étoiles de l'onde
Dans l'éblouissement de leur neige, répondent
Aux rayons infinis des étoiles du ciel.*

CHARLES GILL

TÉL. : 279-2100

librairie

la Québécoise

Pour chanter dans les chaînes	Michel Beaulieu
Toi-toi-toi	Claude Leclerc
Songe creux... réveil brutal	Claude Leclerc
Partance	Pierre Mathieu

G. A. BRIEN TRÉPANIÉ

Directeur

169 EST, RUE BEAUBIEN

MONTREAL 10, QUÉ.

*Le Nouveau Théâtre Universitaire
présente*

"LA TÊTE DES AUTRES"

de Marcel AYMÉ

mise en scène de Lucien HAMELIN

Paesano vous invite...

**VEZ SAVOURER NOS DÉLICIEUX PLATS
TYPIQUEMENT ITALIENS**

Vous trouverez une atmosphère qui vous rappellera
les charmes et les parfums subtils de l'Italie.

Ce petit coin de paradis vous aidera à oublier la
solitude des études.

RESTAURANT PAESANO

731-8221

5192, Côte-des-Neiges

près chemin de la Reine-Marie

LIVRAISON GRATUITE

TÉL. : 735-3623

BIÈRE ET VIN AVEC REPAS

Chez Vito

PIZZERIA

La seule véritable PIZZA NAPOLITAINE

SPAGHETTI, LASAGNA, FETUCINE,

GNOCCHI, RAVIOLI, RIGATONI.

5412 CÔTE-DES-NEIGES

CAFÉ EXPRESSO

LES ÉDITIONS EUROPÉENNES, LIMITÉE,

Vous invitent cordialement à venir visiter leur local.

- Escompte spécial accordé avec cette annonce (au bureau seulement).
- Volumes de références, classiques, dictionnaires, encyclopédie, etc.
- 937 titres différents

Les Editions Européennes, Limitée,
1600, rue Berri,
Suite 125 (mezzanine),
Palais du Commerce,
Montréal.

Demander : M. Réjean Caron
téléphone : 844-7655

GALERIE MARTIN

TABLEAUX • SCULPTURES • PAINTINGS

1380 OUEST, RUE SHERBROOKE
MONTRÉAL 25, QUÉBEC • TÉL. 845-2062

PAUL-E. MARTIN
PRÉSIDENT

GILLES GAUVREAU
DIRECTEUR



DOMINION RUBBER

**Notre nouveau symbole
de
qualité et de service**

DOMINION RUBBER COMPANY LIMITED

*La plus vieille et la plus variée
des compagnies canadiennes de caoutchouc*

Pneus • Couvre-chaussures • Produits industriels • chimiques • textiles

Le Monocle
BAR COCKTAIL LOUNGE

5666 CÔTE-DES-NEIGES
Coin : Chemin de la Côte Ste-Catherine
MONTREAL — Tél.: RE. 8-1212

5666 CÔTE-DES-NEIGES
(Coin Chemin de la Côte Ste-Catherine)

MONTREAL

Astor

COFFEE SHOPS
INC.

Tél. : RE. 8-1283

Salle de banquet

Cuisine canadienne

Bière, vins, liqueurs

"MA BANQUE"

POUR 3 MILLIONS DE CANADIENS



BANQUE DE MONTREAL

Tél. : RE. 9-5112
739-9134

Modern Tea Room

Restaurant & Pizzeria

SPÉCIALITÉS : METS ITALIENS
STEAK SUR CHARBON DE BOIS — BAR-B-Q
TOUTES LES SORTES DE SANDWICHES

LIVRAISON GRATUITE

5400 CÔTE-DES-NEIGES

MONTREAL, P.Q.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone 1-800-363-9028

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 